

LA TROISIÈME

[Jacques Lacan](#)

L'École de la Cause freudienne | « La Cause freudienne »

2011/3 N° 79 | pages 11 à 33

ISSN 2258-8051

ISBN 9782905040732

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2011-3-page-11.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'École de la Cause freudienne.

© L'École de la Cause freudienne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La Troisième

Jacques Lacan

Rome, le 1^{er} novembre 1974
Intervention au VI^e Congrès
de l'École freudienne de Paris

La troisième. Elle revient, c'est toujours la première, comme dit Gérard de Nerval. Y objecterons-nous que ça fasse disque ? Pourquoi pas, si ça *dit ce que*.

Encore faut-il l'entendre, par exemple comme le *Disque-ours de Rome*.

Si j'injecte ainsi un bout de plus d'onomatopée dans *lalangue*, ce n'est pas que celle-ci ne soit en droit de me rétorquer qu'il n'y a pas d'onomatopée qui déjà ne se spécifie de son système phonématique, à *lalangue*.

Vous savez que, pour le français, Jakobson l'a calibré – c'est grand comme ça [*Lacan pointe du doigt la paume de sa main*]. Autrement dit, c'est d'être du français que le *Discours de Rome* peut s'entendre *disque-ourdrome*.

Je tempère ça à remarquer que *ourdrome* est un ronron qu'admettraient d'autres *lalangue*, si j'agréé bien de l'oreille à telle de nos voisines géographiques, ce qui nous sort naturellement du jeu de la matrice de Jakobson que je spécifiais à l'instant.

Comme il ne faut pas que je parle trop longtemps, je vous passe un truc.

Cet *ourdrome* me donne simplement l'occasion de mettre la voix sous la rubrique des quatre objets dits par moi petit *a*, c'est-à-dire de la revider de la substance qu'il pourrait y avoir dans le bruit qu'elle fait, c'est-à-dire la remettre au compte de l'opération signifiante, celle que j'ai spécifiée des effets dits de métonymie. De sorte qu'à partir de là, la voix est libre, si je puis dire, libre d'être autre chose que substance.

Mais c'est une autre délinéation que j'entends pointer en introduisant ma *Troisième*.

Texte établi par Jacques-Alain Miller.

Je pense, donc je souis

L'onomatopée qui m'est venue d'une façon un peu personnelle me favorise – touchons du bois – de ce que, le ronron, c'est sans aucun doute la jouissance du chat.

Que ça passe par son larynx ou ailleurs, moi, je n'en sais rien. Quand je les caresse, ça a l'air d'être de tout le corps, et c'est ce qui me fait entrer à ce dont je veux partir.

Je pars de là. Cela ne vous donne pas forcément la règle du jeu, mais cela viendra après. *Je pense, donc Se jouit*. Ça rejette le *donc* usité, celui qui dit *Je souis*.

Je fais un petit badinage là-dessus. *Rejeter* est ici à entendre comme ce que j'ai dit de la forclusion – rejeté, le *Je souis* reparait dans le réel.

Cela pourrait passer pour un défi à mon âge, où, depuis trois ans, comme on dit aux gens à qui on veut l'envoyer dans les dents, Socrate était mort. Mais même si je défuntais à la suite – ça pourrait bien m'arriver, c'est arrivé à Merleau-Ponty, comme ça, à la tribune –, Descartes n'a jamais entendu dire par son *Je souis* qu'il jouissait de la vie. Ce n'est pas ça du tout. Quel sens ça a, son *Je souis* ? Exactement mon sujet à moi, le *Je* de la psychanalyse.

Naturellement, il ne savait pas, le pauvre, il ne savait pas, ça va de soi, il faut que je le lui interprète – c'est un symptôme. Car, avant de conclure qu'il suit – suit quoi ? la musique de l'être, sans doute –, à partir de quoi est-ce qu'il pense ? Il pense du savoir de l'École, dont les Jésuites, ses maîtres, lui ont rebattu les oreilles. Il constate que c'est léger.

Ce serait meilleur tabac, c'est sûr, s'il se rendait compte que son savoir va bien plus loin qu'il ne le croit, à la suite de l'École. Il y a de l'eau dans le gaz, si je puis dire, du seul fait qu'il parle, car, à parler lalangue, il a un inconscient, et il est paumé, comme tout un chacun qui se respecte. C'est ce que j'appelle un savoir impossible à rejoindre pour le sujet, alors que lui, le sujet, il n'y a qu'un signifiant seulement qui le représente auprès de ce savoir. C'est un représentant de commerce, si je puis dire, avec ce savoir – savoir constitué, pour Descartes, comme c'est l'usage à son époque, de son insertion dans le discours où il est né, c'est-à-dire le discours que j'appelle du maître, le discours du nobliau. C'est bien pourquoi il n'en sort pas avec son *Je pense, donc Je souis*.

C'est quand même mieux que ce que dit Parménide. L'opacité de la conjonction du *noein* et de l'*einai*, de la pensée et de l'être, il n'en sort pas, ce pauvre Platon. Sans lui, qu'est-ce qu'on saurait de Parménide ? Mais cela n'empêche pas qu'il n'en sort pas. S'il ne nous transmettait pas l'hystérie géniale de Socrate, qu'est-ce qu'on en tirerait ?

Je me suis échiné pendant ces pseudo-vacances sur *Le Sophiste*. Je dois être trop sophiste, probablement, pour que cela m'intéresse. Il doit y avoir là quelque chose à quoi je suis bouché. J'apprécie pas. Il nous manque des trucs pour apprécier, il nous manque de savoir ce qu'était le sophiste à cette époque, il nous manque le poids de la chose.

Revenons au sens du *souis*.

Ce n'est pas simple, ce qui, dans la grammaire traditionnelle, se met au titre de la conjugaison d'un certain verbe *être*. Pour le latin, alors là, tout le monde s'en aperçoit

– *fui* ne fait pas somme avec *sum* – sans compter le reste du bric-à-brac. Je vous en passe. Je vous passe tout ce qui est arrivé quand les sauvages, les Gaulois, ont eu à se tirer d'affaire avec ça – ils ont fait glisser le *est* du côté du *stat*. Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls – en Espagne, je crois que ça a été le même truc. La *linguisterie* se tire de tout ça comme elle peut. Je ne m'en vais pas maintenant vous répéter ce qui fait les dimanches de nos études classiques.

Il n'en reste pas moins qu'on peut se demander quelle chair ces êtres – qui sont d'ailleurs des êtres de mythe, des mythèmes, on les a inventés exprès – dont j'ai mis le nom au tableau, les *Undeuxropéens*, pouvaient mettre dans leur copule. Partout ailleurs que dans nos langues, c'est n'importe quoi qui sert de copule. Eux, ils y mettaient quelque chose comme la préfiguration du Verbe incarné, on dira ça – ici !
[*La salle de santa Cecilia contient nombre de symboles.*]

Ça me fait suer. On a cru me faire plaisir en me faisant venir à Rome, je ne sais pas pourquoi – il y a trop de locaux pour l'Esprit Saint. Qu'est-ce que l'Être a de suprême si ce n'est par cette copule ?

Je me suis amusé à y interposer ce qu'on appelle des personnes, et j'ai touché un machin qui m'a amusé – *m'es-tu me, mais tu me tues* – ça permet de s'embrouiller – *m'aimes-tu ? me-me ?* En réalité, c'est le même truc, c'est l'histoire du message que chacun reçoit sous sa forme inversée. Je dis ça depuis très longtemps, et ça a fait rigoler.

À la vérité, c'est à Claude Lévi-Strauss que je le dois. Il s'est penché vers une de mes excellentes amies qui est sa femme – Monique, pour l'appeler par son nom – et il lui a dit, à propos de ce que j'exprimais, que c'était ça, que chacun recevait son message sous une forme inversée. Monique me l'a répété. Je ne pouvais pas trouver de formule plus heureuse pour ce que je voulais dire à ce moment-là. C'est quand même lui qui me l'a refilee. Vous voyez, je prends mon bien où je le trouve.

Je passe sur les autres temps, sur l'étayage de l'imparfait – *J'étais*. – *Ah ! qu'est-ce que tu étaies ?* – et puis, le reste. Le subjonctif, c'est marrant. *Qu'il soit !* – comme par hasard. Passons, parce qu'il faut que j'avance.

Descartes, lui, ne s'y trompe pas – Dieu, c'est le dire. Il voit très bien que *Dieure*, c'est ce qui fait être la vérité, ce qui en décide, à sa tête. Il suffit de *dieure* comme moi. C'est la vérité, pas moyen d'y échapper. Si Dieu me trompe, tant pis, c'est la vérité par le décret du *dieure*, la vérité en or.

Je fais là quelques remarques à propos des gens qui ont trébuché la critique de l'autre côté du Rhin, pour finir par baiser le cul d'Hitler. Cela me fait grincer des dents.

Ça, c'est le numéro un. Alors, maintenant, le symbolique, l'imaginaire et le réel.

Le symbolique, l'imaginaire et le réel

L'inouï, c'est que ça ait pris du sens – et pris du sens, rangé comme ça. Dans les deux cas, c'est à cause de moi, de ce que j'appelle le vent – dont je sens que je ne peux même plus le prévoir –, le vent dont on gonfle ses voiles à notre époque.

Il est évident que ça ne manque pas de sens au départ. C'est en cela que consiste la pensée – des mots introduisent dans le corps quelques représentations imbéciles.

Voilà, vous avez le truc – vous avez là l'imaginaire, et qui en plus nous rend gorge. Cela ne veut pas dire qu'il nous rengorge, non. Il nous re-dégueule. Quoi ? – comme par hasard, une vérité, une vérité de plus. C'est un comble.

Que le sens se loge dans l'imaginaire nous donne du même coup les deux autres comme sens. L'idéalisme, dont tout le monde a répudié l'imputation, est là derrière. Les gens ne demandent que ça. Ça les intéresse, vu que la pensée, c'est bien ce qu'il y a de plus crétinissant à agiter le grelot du sens.

Comment vous sortir de la tête l'emploi philosophique de mes termes, c'est-à-dire leur emploi ordurier ? – quand, d'autre part, il faut bien que ça entre. Mais il vaudrait mieux que ça entre ailleurs. Vous vous imaginez que la pensée, ça se tient dans la cervelle. Je ne vois pas pourquoi je vous en dissuadera. Moi, je suis sûr – je suis sûr comme ça, c'est mon affaire – que ça se tient dans les peuciers du front, chez l'être parlant exactement comme chez le hérisson.

J'adore les hérissons. Quand j'en vois un, je le mets dans ma poche, dans mon mouchoir. Naturellement il pisse – jusqu'à ce que je l'aie ramené sur ma pelouse, à ma maison de campagne. Et là, j'adore voir se produire ce plissement des peuciers du front. À la suite de quoi, tout comme nous, il se met en boule.

Si vous pouvez penser avec les peuciers du front, vous pouvez aussi penser avec les pieds. Eh bien, c'est là que je voudrais que ça entre – puisque, après tout, l'imaginaire, le symbolique et le réel, c'est fait pour que, ceux de cet attroupement qui me suivent, ça les aide à frayer le chemin de l'analyse.

Ces ronds de ficelle dont je me suis esquivé à vous faire des dessins, il ne s'agit pas de les ronronner. Il faudrait que ça vous serve, et justement à l'erre dont je vous parlais cette année – que ça vous serve à vous apercevoir de la topologie que ça définit.

Ces termes ne sont pas tabous. Ce qu'il faudrait, c'est que vous les pigiez. Ils sont là depuis bien avant celle que j'implique, de la dire la première – la première fois que j'ai parlé à Rome. Après avoir assez bien cogité, je les ai sortis, ces trois, très tôt, bien avant de m'être mis à mon premier *Discours de Rome*.

Que ces termes soient ces ronds du nœud borroméen, ce n'est quand même pas une raison pour vous y prendre le pied. Ce n'est pas cela que j'appelle *penser avec ses pieds*.

De l'être au semblant

Il s'agirait que vous y laissiez – je parle des analystes – quelque chose de bien différent d'un membre, à savoir cet objet insensé que j'ai spécifié du *a*.

C'est ce qui s'attrape au coincement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme nœud. C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction – l'offrir comme cause de son désir à votre analysant.

C'est ce qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais.

Après cette répudiation du *Je souis*, je m'amuserai à vous dire que ce nœud, il faut l'être. Je rajoute ce que vous savez après ce que j'ai articulé pendant un an des quatre discours sous le titre de *L'Envers de la psychanalyse* – il n'en reste pas moins que, de l'être, il faut que vous n'en fassiez que le semblant. Ça, c'est calé ! C'est d'autant plus calé qu'il ne suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le semblant.

Ne vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, l'idée. J'ai écrit *objet a*. C'est tout différent. Ça l'apparente à la logique, c'est-à-dire que ça le rend opérant dans le réel au titre de l'objet dont justement il n'y a pas d'idée. Il faut bien le dire, l'objet dont il n'y a pas d'idée, c'était jusqu'à présent un trou dans toute théorie quelle qu'elle soit.

Cela justifie les réserves que j'ai faites tout à l'heure à l'endroit du présocratisme de Platon. Ce n'est pas qu'il n'en ait pas eu le sentiment, car le semblant, il y baigne sans le savoir. Ça l'obsède, même s'il ne le sait pas. Ça ne veut rien dire qu'une chose, c'est qu'il le sent, mais qu'il ne sait pas pourquoi c'est comme ça. D'où cet *insupport*, cet insupportable qu'il propage.

Il n'y a pas un seul discours où le semblant ne mène le jeu. On ne voit pas pourquoi le dernier venu, le discours analytique, y échapperait. Ce n'est quand même pas une raison pour que, dans ce discours, sous prétexte qu'il est le dernier venu, vous vous sentiez mal à l'aise au point d'en faire, selon l'usage où s'engoncent vos collègues de l'Internationale, un semblant plus semblant que nature, affiché.

Rappelez-vous quand même que le semblant de ce qui parle comme tel est là toujours, dans toute espèce de discours qui l'occupe. C'est même une seconde nature. Alors, soyez plus détendus, plus naturels, quand vous recevez quelqu'un qui vient vous demander une analyse. Ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col. Même comme bouffons, vous êtes justifiés d'être.

Vous n'avez qu'à regarder ma *Télévision*. Je suis un clown. Prenez exemple là-dessus, et ne m'imites pas ! Le sérieux qui m'anime, c'est la série que vous constituez. Vous ne pouvez à la fois en être et l'être.

Du réel

Le symbolique, l'imaginaire et le réel, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du discours analytique, quand, analyste, vous l'êtes.

Mais ils n'émergent, ces termes, vraiment que pour et par ce discours. Je n'ai pas eu à y mettre d'intention, je n'ai eu qu'à suivre, moi aussi. Cela ne veut pas dire que ça n'éclaire pas les autres discours, mais cela ne les invalide pas non plus.

Le discours du maître, par exemple, sa fin, c'est que les choses aillent au pas de tout le monde. Eh bien, ça, ce n'est pas du tout la même chose que le réel, parce que le réel, justement, c'est ce qui ne va pas, ce qui se met en croix dans ce charroi – bien plus, ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche.

Je l'ai dit d'abord sous cette forme – le réel est ce qui revient toujours à la même place. L'accent est à mettre sur *revient*. C'est la place qu'il découvre, la place du

semblant. Il est difficile de l'instituer du seul imaginaire comme la notion de place semble d'abord l'impliquer. Heureusement que nous avons la topologie mathématique pour y prendre un appui. C'est ce que j'essaye de faire.

D'un second temps à le définir, ce réel, c'est de l'impossible d'une modalité logique que j'ai essayé de le pointer. Supposez en effet qu'il n'y ait rien d'impossible dans le réel – les savants feraient une drôle de gueule, et nous aussi. Mais qu'est-ce qu'il a fallu parcourir de chemin pour s'apercevoir de ça ! Des siècles, on a cru tout possible.

Peut-être quelques-uns d'entre vous ont-ils lu Leibniz. Il ne s'en tirait que par le *compossible*. Dieu avait fait de son mieux, il fallait que les choses soient possibles ensemble. Ce qu'il y a de combinat et même de combine derrière tout ça, ce n'est pas imaginable.

Peut-être l'analyse nous introduira-t-elle à considérer le monde comme ce qu'il est – imaginaire. Cela ne peut se faire qu'à réduire la fonction dite de représentation, à la mettre là où elle est, soit dans le corps.

Il y a longtemps qu'on se doute de ça. C'est même en ça que consiste l'idéalisme philosophique. L'idéalisme philosophique est arrivé à ça. Seulement, tant qu'il n'y avait pas de science, on ne pouvait que la boucler, non sans une petite pointe – en se résignant, ils attendaient les signes de l'au-delà, du noumène qu'ils appellent ça. C'est pourquoi il y a quand même eu quelque évêque dans l'affaire, l'évêque Berkeley notamment, qui de son temps était imbattable, et que cela arrangeait très bien.

Le réel n'est pas le monde. Il n'y a aucun espoir d'atteindre le réel par la représentation. Je ne vais pas me mettre à arguer ici de la théorie des quanta, ni de l'onde et du corpuscule. Il vaudrait mieux, quand même, que vous y soyez au parfum, bien que cela ne vous intéresse pas. Mais vous y mettre, au parfum, faites-le vous-mêmes, il suffit d'ouvrir quelques petits bouquins de science.

Le réel, du même coup, n'est pas universel, ce qui veut dire qu'il n'est *tout* qu'au sens strict de ce que chacun de ses éléments soit identique à soi-même, mais à ne pouvoir se dire *pantès, tous*. Il n'y a pas de *tous les éléments*, il n'y a que des ensembles à déterminer dans chaque cas – et ce n'est pas la peine d'ajouter *c'est tout*. Mon S_1 n'a le sens que de ponctuer ce n'importe quoi, ce signifiant – lettre que j'écris S_1 – qui ne s'écrit que de le faire sans aucun effet de sens. C'est, en somme, l'homologue de ce que je viens de vous dire de l'objet *a*.

Quand je pense que je me suis amusé pendant un moment à jouer avec ce S_1 – que j'avais poussé jusqu'à la dignité du signifiant Un – et le *a*, en les nouant par le nombre d'or ! Ça vaut mille ! Je veux dire que ça prend portée de l'écrire. En fait, c'était pour illustrer la vanité de tout coït avec le monde, c'est-à-dire de ce qu'on a appelé jusqu'ici la conséquence. Car il n'y a rien de plus dans le monde qu'un objet *a*, chiure ou regard, voix ou tétine, qui refend le sujet, et le grime en ce déchet qui, lui, au corps, *ex-siste*.

Pour en faire semblant, il faut être doué. C'est particulièrement difficile. C'est plus difficile pour une femme que pour un homme, contrairement à ce qui se dit.

Que la femme soit l'objet *a* de l'homme à l'occasion, ça ne veut pas dire du tout qu'elle, elle a du goût à l'être. Mais enfin, ça arrive. Ça arrive qu'elle y ressemble naturellement. Il n'y a rien qui ressemble plus à une chiure de mouche qu'Anna Freud. Ça doit lui servir.

Soyons sérieux. Revenons à faire ce que j'essaye.

Le symptôme vient du réel

Il me faut soutenir cette *Troisième* du réel qu'elle comporte, et c'est pourquoi je vous pose la question dont je vois que les personnes qui ont parlé avant moi se doutent un peu. Non seulement elles se doutent, mais même elles l'ont dit – qu'elles l'aient dit signe qu'elles s'en doutent. La psychanalyse est-elle un symptôme ?

Vous savez que, quand je pose les questions, c'est que j'ai la réponse. Mais enfin, il vaudrait tout de même mieux que ce soit la bonne réponse.

J'appelle symptôme ce qui vient du réel.

Ça se présente comme un petit poisson dont le bec vorace ne se referme qu'à se mettre du sens sous la dent. Alors, de deux choses l'une. Ou ça le fait proliférer – *Croissez et multipliez-vous*, a dit le Seigneur. Cet emploi du terme *multiplication* est quand même quelque chose d'un peu fort, qui devrait nous faire tiquer, car lui, le Seigneur, sait quand même ce que c'est qu'une multiplication, ce n'est pas le foisonnement du petit poisson. Ou bien alors, il en crève.

Ce qui vaudrait mieux, et c'est ce à quoi nous devrions nous efforcer, c'est que le réel du symptôme en crève. Et c'est toute la question – comment faire ?

À une époque où je me propageais dans des services de médecine – je ne les nommerai pas, quoique dans mon papier j'y fasse allusion, ça passera à l'impression, il faut que je saute un peu – pour essayer de faire comprendre ce que c'était que le symptôme, je ne le disais pas tout à fait comme maintenant, mais quand même – c'est peut-être un *Nachtrag* – je crois que je le savais déjà, même si je n'en avais pas encore fait surgir l'imaginaire, le symbolique et le réel.

Le sens du symptôme n'est pas celui dont on le nourrit pour sa prolifération ou son extinction. Le sens du symptôme, c'est le réel, en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses, au sens où elles rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante – satisfaisante au moins pour le maître, ce qui ne veut pas dire que l'esclave en souffre d'aucune façon, bien loin de là.

L'esclave, lui, dans l'affaire, il est peinarde, bien plus qu'on ne croit. C'est lui qui jouit, contrairement à ce que dit Hegel, qui devrait quand même s'en apercevoir, puisque c'est bien pour ça que l'esclave s'est laissé faire par le maître. Alors, Hegel lui promet en plus l'avenir – il est comblé !

Ça aussi, c'est un *Nachtrag*, plus sublime que dans mon cas, si je puis dire, parce que cela prouve que l'esclave avait le bonheur d'être déjà chrétien au moment du paganisme. C'est évident, mais c'est quand même curieux. C'est vraiment là le bénéfice total. Tout pour être heureux ! Ça ne se retrouvera jamais.

Maintenant qu'il n'y a plus d'esclaves, nous en sommes réduits à relâcher tant que nous pouvons les comédies de Plaute et de Térence, pour nous faire une idée de ce qu'ils étaient bien, les esclaves.

Je m'égare. Ce n'est pas pourtant sans ne pas perdre la corde de ce qu'il prouve, cet égarement.

La psychanalyse est un symptôme

Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel – donc, comme je l'ai dit à la conférence de presse, de la réussite de la psychanalyse.

Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser et du réel, et du symptôme. Si elle *succède*, a du succès dans cette demande, on peut s'attendre à tout – je dis ça comme ça, je vois qu'il y a des personnes qui n'étaient pas à cette conférence de presse, c'est pour elles que je le dis – à savoir à un retour de la vraie religion, par exemple, qui, comme vous le savez, n'a pas l'air de déprimer. Elle n'est pas folle, la vraie religion, tous les espoirs lui sont bons, si je puis dire, elle les sanctifie. Alors, bien sûr, ça les lui permet.

Si donc la psychanalyse réussit, elle s'éteindra, de n'être qu'un symptôme oublié. Elle ne doit pas s'en épater, c'est le destin de la vérité telle qu'elle-même le pose au principe – la vérité s'oublie. Donc, tout dépend de si le réel insiste. Pour ça, il faut que la psychanalyse échoue.

Il faut reconnaître qu'elle en prend la voie, et qu'elle a donc encore de bonnes chances de rester un symptôme, de croître et de se multiplier. Psychanalystes pas morts, lettre suit !

Mais quand même, méfiez-vous – c'est peut-être mon message sous une forme inversée. Peut-être qu'aussi je me précipite. C'est la fonction de la hâte que j'ai mise en valeur pour vous.

Ce que je viens de vous dire peut pourtant avoir été mal entendu, de sorte que ce soit pris au sens où la psychanalyse serait un symptôme social. Il n'y a qu'un seul symptôme social – chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit, semblant. C'est à quoi Marx a parlé, d'une façon incroyable. Aussitôt dit, aussitôt fait. Ce qu'il a émis implique qu'il n'y a rien à changer. C'est bien pourquoi, d'ailleurs, tout continue exactement comme avant.

La psychanalyse, socialement, a une autre consistance que les autres discours. Elle est un lien à deux. C'est bien en cela qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel. Cela ne suffit pas du tout à en faire un symptôme social, puisqu'un rapport sexuel manque dans toutes les formes de sociétés. C'est lié à la vérité qui fait structure de tout discours.

C'est bien pour cela, d'ailleurs, qu'il n'y a pas de véritable société fondée sur le discours analytique. Il y a une École, qui justement ne se définit pas d'être une Société. Elle se définit de ce que j'y enseigne quelque chose.

Si rigolo que ça puisse paraître quand on parle de l'École freudienne, c'est quelque chose dans le genre de ce qui a fait les Stoïciens, par exemple. Les stoïciens avaient comme un pressentiment du lacanisme – ce sont eux qui ont inventé la distinction du *signans* et du *signatum*. Par contre, je leur dois, moi, mon respect pour le suicide – non pas pour des suicides fondés sur un badinage, mais pour cette forme de suicide qui est, en somme, l'acte à proprement parler. Il ne faut pas le rater, bien sûr, sinon ce n'est pas un acte.

Dans tout ça, donc, il n'y a pas de problème de pensée. Un psychanalyste sait que la pensée est aberrante de nature, ce qui ne l'empêche pas d'être responsable d'un discours qui soude l'analysant à quoi ? – non pas à l'analyste, mais au couple analysant-analyste.

Quelqu'un l'a très bien dit ce matin, je l'exprime autrement, mais c'est exactement le même truc, je suis heureux que ça converge.

L'angoisse des savants

Le piquant de tout ça, c'est que ce soit le réel dont dépende l'analyste dans les années qui viennent, et non pas le contraire.

Ce n'est pas du tout de l'analyste que dépend l'avènement du réel. L'analyste, lui, a pour mission de le contrer. Malgré tout, le réel pourrait bien prendre le mors aux dents, surtout depuis qu'il a l'appui du discours scientifique.

C'est même un des exercices de ce qu'on appelle science-fiction, que je dois dire, je ne lis jamais, mais souvent, dans les analyses, on me raconte ce qu'il y a dedans. Ce n'est pas imaginable ! – l'eugénique, l'euthanasie, enfin toutes sortes d'*euplaiserteries* diverses. Là où ça devient drôle, c'est seulement quand les savants eux-mêmes sont saisis, non pas de la science-fiction, bien sûr, mais d'une angoisse.

Ça, c'est instructif. C'est bien le symptôme-type de tout événement du réel.

Quand les biologistes – pour les nommer, ces savants – s'imposent l'embargo d'un traitement de laboratoire des bactéries sous prétexte que, si on en fait de trop dures et de trop fortes, elles pourraient bien glisser sous le pas de la porte, et nettoyer au moins toute l'expérience sexuée en nettoyant le *parlêtre*, ça, c'est tout de même quelque chose de très piquant. Cet accès de responsabilité est formidablement comique. Toute vie enfin réduite à l'infection qu'elle est réellement selon toute vraisemblance, c'est le comble de l'être pensant. L'ennui, c'est qu'ils ne s'aperçoivent pas pour autant que la mort se localise du même coup à ce qui, dans lalangue, telle que je l'écris, en fait signe.

Quoi qu'il en soit, les *eu* plus haut par moi soulignés au passage nous mettraient enfin dans l'apathie du Bien universel. Ils suppléeraient à l'absence du rapport que j'ai dit impossible à jamais, par cette conjonction de Kant avec Sade dont j'ai cru devoir marquer dans un écrit l'avenir qui nous pend au nez, soit le même que celui où l'analyse a en quelque sorte son avenir assuré. *Français, encore un effort pour être républicains*, ce sera à vous de répondre à cette objurgation, quoique je ne sache pas

toujours si cet article vous a fait ni chaud ni froid – il y a juste un petit type qui s’est escrimé dessus, et ça n’a pas donné grand-chose.

Plus je mange mon *Dasein*, comme j’ai écrit à la fin d’un de mes Séminaires, moins j’en sais dans le genre de l’effet qu’il vous fait.

L’inconscient, un savoir qui s’articule de lalangue

Cette *Troisième*, je la lis, quand vous pouvez vous souvenir peut-être que *La Première* qui y revient, j’avais cru devoir y mettre ma *parlance*, puisqu’on l’a imprimée depuis, sous prétexte que vous en aviez tous le texte distribué. Si aujourd’hui je ne fais qu’*ourdrome*, j’espère que ça ne vous fait pas trop obstacle à entendre ce que je lis. Si cette lecture est de trop, je m’excuse.

La Première donc, celle qui revient pour qu’elle ne cesse pas de s’écrire, nécessaire, *Fonction et champ...*, j’y ai dit ce qu’il fallait dire. L’interprétation, ai-je émis, n’est pas interprétation de sens, mais jeu sur l’équivoque, ce pourquoi j’ai mis l’accent sur le signifiant dans la langue. Je l’ai désigné de l’instance de la lettre, ce pour me faire entendre de votre peu de stoïcisme.

Il en résulte, ai-je ajouté depuis, sans plus d’effet, que c’est lalangue dont s’opère l’interprétation – ce qui n’empêche pas que l’inconscient soit structuré comme un langage, un de ces langages dont justement c’est l’affaire des linguistes de faire croire que lalangue est animée. La grammaire, qu’ils appellent ça généralement, ou quand c’est Hjelmslev, la forme. Cela ne va pas tout seul, même si quelqu’un qui m’en doit le frayage a mis l’accent sur la grammatologie.

Lalangue, c’est ce qui permet que le *vœu*, souhait, on considère que ce n’est pas par hasard que ce soit aussi le *veut* de *vouloir*, troisième personne de l’indicatif – que le *non* niant et le *nom* nommant, ce n’est pas non plus par hasard – que *d’eux*, *d* avant *eux* qui désigne ceux dont on parle, ce soit fait de la même façon que le chiffre *deux*, ce n’est pas là pur hasard, ni non plus arbitraire, comme dit Saussure. Ce qu’il faut y concevoir, c’est le dépôt, l’alluvion, la pétrification qui s’en marque du manie-ment par un groupe de son expérience inconsciente.

Lalangue n’est pas à dire vivante parce qu’elle est en usage. C’est bien plutôt la mort du signe qu’elle véhicule. Ce n’est pas parce que l’inconscient est structuré comme un langage que lalangue n’a pas à jouer contre son jouir, puisqu’elle s’est faite de ce jouir même.

Le sujet supposé savoir qu’est l’analyste dans le transfert ne l’est pas supposé à tort, s’il sait en quoi consiste l’inconscient, d’être un savoir qui s’articule de lalangue, le corps qui là parle n’y étant noué que par le réel dont il se jouit.

Le corps dans l’économie de la jouissance

Le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y ex-sister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque.

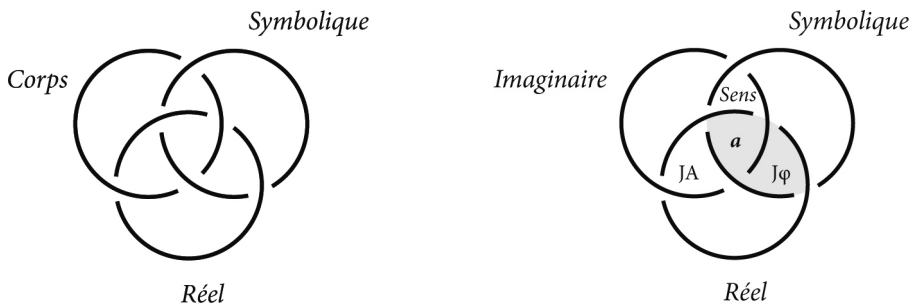
Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit la langue qui, cette jouissance, la civilise, si j'ose dire. J'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets.

Le premier d'entre eux, celui que j'écris du *a*, est, je le disais, l'objet même dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet – auquel cas, ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés, et c'est seulement par la psychanalyse. C'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance. Mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent.

L'étrange est ce lien qui fait qu'une jouissance, quelle qu'elle soit, le suppose, cet objet, et qu'ainsi, le *plus-de-jouir*, puisque c'est ainsi que j'ai cru pouvoir désigner sa place, soit, au regard d'aucune jouissance, sa condition.

Si c'est le cas pour ce qu'il en est de la jouissance du corps en tant qu'elle est jouissance de la vie, la chose la plus étonnante, c'est que l'objet *a* sépare cette jouissance du corps de la jouissance phallique.

Pour le saisir, il faut que vous voyiez comment c'est fait, le nœud borroméen. J'ai fait un petit schéma.



Que la jouissance phallique devienne anormale à la jouissance du corps, s'est déjà aperçu trente-six fois. Je ne sais pas combien de types ici sont un peu à la page de ces histoires à la mors-moi le doigt qui nous viennent de l'Inde – *Kundalini*, qu'ils appellent ça. Ils désignent par là cette chose à faire grimper tout le long de leur moelle, qu'ils disent. Ils expliquent ça d'une façon qui concerne l'arête du corps – ils s'imaginent que c'est la moelle, et que ça monte dans la cervelle. Depuis, on a fait quelques progrès en anatomie.

L'hors-corps de la jouissance phallique, comment l'entendre ?

Nous l'avons entendu ce matin grâce à mon cher Paul Mathis, qui est aussi celui à qui je faisais grand compliment de ce que j'ai lu de lui sur l'écriture et la psychanalyse. Il nous en a donné ce matin un formidable exemple. Ce n'est pas une lumière, ce Mishima. Et pour nous dire que c'est saint Sébastien qui lui a donné l'occasion d'éjaculer pour la première fois, il faut vraiment que ça l'ait épaté, cette éjaculation.

Nous voyons ça tous les jours, des types qui vous racontent que leur première masturbation, ils s'en souviendront toujours, que ça crève l'écran.

On comprend bien pourquoi ça crève l'écran, parce que ça ne vient pas du dedans de l'écran.

La préférence pour l'image

Le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance par l'image du corps. C'est de là que je suis parti. Le rapport de l'homme, de ce qu'on appelle de ce nom, avec son corps, s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image.

Au départ, j'ai bien souligné qu'il fallait pour cela une raison dans le réel. Il n'y a que la prématuration qui l'explique. Ceci n'est pas de moi, c'est de Bolk – je n'ai jamais cherché à être original, j'ai cherché à être logicien. Cette préférence pour l'image vient de ce que l'homme anticipe sa maturation corporelle, avec tout ce que ça comporte, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce semblable prend sa place – donc, naturellement qu'il le vomit.

Pourquoi l'homme est-il si inféodé à son image ? Le mal que je me suis donné dans un temps pour expliquer ça ! Naturellement, vous ne vous en êtes pas aperçus. J'ai absolument voulu donner à cette image je ne sais quel prototype chez un certain nombre d'animaux, à savoir le moment où l'image joue un rôle dans le processus germinal. J'ai été chercher le criquet pèlerin, l'épinoche, la pigeonne, et ce n'était pas du tout comme un prélude, un exercice. Disons-nous maintenant que c'était des hors-d'œuvre, tout ça ? Que l'homme aime tellement à regarder son image, voilà, il n'y a qu'à dire – *C'est comme ça*.

Ce qu'il y a de plus épatant, c'est que cela a permis le glissement du commandement de Dieu. L'homme est quand même plus prochain à lui-même dans son être que dans son image dans le miroir. Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire du commandement, *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ? – si ça ne se fonde pas sur ce mirage, qui est quand même quelque chose de drôle.

Mais comme ce mirage est justement ce qui le porte à haïr, non pas son prochain, mais son semblable, c'est un truc qui porterait un peu à côté, si on ne pensait pas que, quand même, Dieu doit savoir ce qu'il dit, et qu'il y a pour chacun quelque chose qui s'aime mieux encore que son image.

Vie implique-t-elle jouissance ?

S'il y a quelque chose qui nous donne l'idée du *se jouir*, c'est l'animal. On ne peut en donner aucune preuve, mais cela semble bien être impliqué par ce qu'on appelle le corps animal.

La question devient intéressante à partir du moment où on l'étend, et où, au nom de la vie, on se demande si la plante jouit.

La question a bien un sens, parce que c'est quand même là qu'on nous a fait le coup du lys des champs. *Ils ne tissent ni ne filent*, a-t-on ajouté. Il est sûr que, maintenant, nous ne pouvons pas nous contenter de ça, pour la bonne raison que, justement, c'est leur cas, de tisser et de filer. Pour nous qui voyons ça au microscope, il n'y a pas d'exemple plus manifeste que c'est du filé. Alors, c'est peut-être de ça qu'ils jouissent, de tisser et de filer. Mais ça laisse quand même l'ensemble de la chose tout à fait flottant.

La question reste à trancher de savoir si vie implique jouissance. Si la réponse reste douteuse pour le végétal, ça ne met que plus en valeur qu'elle ne le soit pas pour la parole. La langue où la jouissance fait dépôt, comme je l'ai dit, non sans la mortifier, non sans qu'elle ne se présente comme du bois mort, témoigne quand même que la vie, dont un langage fait rejet, nous donne bien l'idée qu'elle est quelque chose de l'ordre du végétal.

Il faut regarder cela de près.

Le signifiant-unité, c'est la lettre

Il y a un linguiste qui a beaucoup insisté sur le fait que le phonème, ça ne fait jamais sens. L'embêtant, c'est que le mot ne fait pas sens non plus, malgré le dictionnaire. Moi, je me fais fort de faire dire dans une phrase, à n'importe quel mot, n'importe quel sens.

Alors, si on fait dire à n'importe quel mot n'importe quel sens, où s'arrêter dans la phrase ? Où trouver l'unité-élément ?

Puisque nous sommes à Rome, je vais essayer de vous donner une idée de ce que je voudrais dire, sur ce qu'il en est de cette unité, à chercher, du signifiant, à partir de ceci, qu'il y a, vous le savez, les fameuses trois vertus, dites justement théologiques.

Ici, on les voit se présenter aux murailles, exactement partout, sous la forme de femmes plantureuses. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après ça, à les traiter de symptômes, on ne force pas la note. En effet, définir le symptôme comme je l'ai fait, à partir du réel, c'est dire que les femmes l'expriment aussi très, très bien, le réel, puisque, justement, j'insiste sur ce que les femmes ne sont *pas-toutes*.

La foi, l'espérance et la charité, les dénommer de *la foire, l'aissepérogne*, d'après *lasciate ogni speranza* – c'est un métamorphème comme un autre, puisque tout à l'heure vous m'avez passé *ourdrome* – pour finir par *l'archiraté*, le ratage type, c'est, me semble-t-il, une incidence plus effective pour le symptôme de ces trois femmes. Cela me paraît plus pertinent que ce qui se formule par exemple, au moment où on se met à rationaliser tout, comme ces trois questions de Kant avec lesquelles j'ai eu à me dépêtrer à la télévision. C'est à savoir, *que puis-je savoir ? que m'est-il permis d'espérer ?* – c'est vraiment le comble – et *que dois-je faire ?*

Il est quand même très curieux qu'on en soit là. Non pas que je considère que la foi, l'espérance et la charité soient les premiers symptômes à mettre sur la sellette. Ce ne sont pas des mauvais symptômes, mais enfin, ça entretient tout à fait bien la névrose universelle. C'est-à-dire que ça permet qu'en fin de compte, les choses n'aillent pas trop mal, et qu'on soit tous soumis au principe de réalité, c'est-à-dire au

fantasme. L'Église est là qui veille. Et une rationalisation délirante comme celle de Kant, c'est quand même ce qu'elle tamponne.

J'ai pris cet exemple pour ne pas m'empêtrer dans ce que j'avais commencé d'abord par vous donner comme exemple de ce qu'il faut pour traiter un symptôme.

L'interprétation, ça doit toujours être – comme l'a dit ici, Dieu merci, et pas plus tard qu'hier, Tostain – le *ready-made*, de Marcel Duchamp. Qu'au moins vous en entendiez quelque chose. L'essentiel qu'il y a dans le jeu de mots, c'est là que doit viser notre interprétation, pour n'être pas celle qui nourrit le symptôme de sens.

Je vais tout vous avouer, pourquoi pas ? Ce truc-là, le glissement de la foi, l'espérance et la charité, vers la foire – je dis ça parce qu'il y a eu quelqu'un à la conférence de presse à trouver que j'allais un peu fort sur ce sujet de la foi et de la foire –, c'est un de mes rêves à moi. J'ai quand même le droit, tout comme Freud, de vous faire part de mes rêves. Contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir. C'est plutôt le désir de réveil qui m'agite. Mais enfin, c'est particulier.

Le signifiant-unité, c'est capital. Le matérialisme moderne, on peut être sûr qu'il ne serait pas né, si depuis longtemps ça ne tracassait les hommes. Dans ce tracas, la seule chose qui se montrait être à leur portée, c'était toujours la lettre.

Quand Aristote, comme n'importe qui, exactement comme nous, se met à donner une idée de l'élément, il faut toujours une série de lettres, RSI.

Il n'y a rien qui donne d'abord l'idée de l'élément comme le grain de sable – je l'évoquais dans un de ces trucs que j'ai sautés, peu importe – dont j'ai dit que ça ne pouvait que se compter. Rien ne nous arrête dans ce genre – si nombreux que soient les grains de sable, on arrivera toujours à les calibrer, il y a déjà un Archimède qui l'a dit. Tout ceci ne nous vient qu'à partir de quelque chose qui n'a pas de meilleur support que la lettre.

Mais il n'y a pas de lettre sans de lalangue. C'est même le problème – comment lalangue peut-elle se précipiter dans la lettre ? On n'a jamais fait rien de bien sérieux sur l'écriture, mais cela vaudrait quand même la peine, parce que c'est là tout à fait un joint.

Donc – comme quelqu'un l'a remarqué tout à l'heure, faisant en quelque sorte frayage à ce que je puis vous dire – que le signifiant soit posé par moi comme représentant un sujet auprès d'un autre signifiant, c'est la fonction qui ne s'avère qu'au déchiffrage, qui est tel que c'est nécessairement au chiffre qu'on retourne. C'est le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse.

Le déchiffrage se résume à ce qui fait le chiffre, à ce qui fait que le symptôme, c'est quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel.

Aller à l'apprivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est là par quoi le terrain est gagné, qui sépare le symptôme de la jouissance phallique.

L'insistance du « ça se jouit »

Je vais vous montrer sur mes petits dessins que le symptôme ne se réduit pas à la jouissance phallique.

Mon *Se jouit* d'introduction, ce qui pour vous en est le témoin, c'est que votre analysant présumé se confirme d'être tel à ceci, qu'il revienne. Pourquoi, je vous le demande, reviendrait-il, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ? – outre qu'en plus, souvent, il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse.

Il se jouit de quelque chose, et non pas du tout *Je souis*, parce que tout indique, tout doit vous indiquer, que vous ne lui demandez pas du tout, simplement, de *daseiner*, d'être là, comme moi je le suis maintenant – mais plutôt, et tout à l'opposé, de mettre à l'épreuve cette liberté de la fiction de dire n'importe quoi. En retour, celle-ci va s'avérer être impossible.

Autrement dit, ce que vous lui demandez, c'est tout à fait de quitter cette position que je viens de qualifier de *Dasein*. Pour le dire plus simplement, cette position est celle dont il se contente, et justement de s'en plaindre, à savoir de ne pas être conforme à l'être social. Il se plaint qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme symptôme, comme tel symptomatique du réel.

En plus, il y a l'approche qu'il fait de le penser. Mais ça, c'est ce qu'on appelle le bénéfice secondaire, dans toute névrose.

Tout ce que je dis là n'est pas vrai forcément dans l'éternel. Ça m'est d'ailleurs complètement indifférent. C'est la structure même du discours que vous ne fondez qu'à reformer, voire réformer les autres discours, en tant qu'au vôtre ils ex-sistent. Et c'est dans le vôtre, dans votre discours, que le parlêtre épuise cette insistance qui est la sienne, et qui dans les autres discours reste à court.

Alors, où se loge ce *ça se jouit* dans mes registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel ?

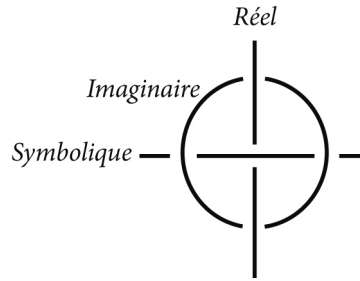
La voie du nœud

Pour qu'il y ait nœud borroméen, il n'est pas nécessaire que mes trois consistances fondamentales soient toutes toriques.

Comme c'est peut-être venu à vos oreilles, vous savez qu'une droite peut être censée se mordre la queue à l'infini.

Alors, de l'imaginaire, du symbolique et du réel, il peut y avoir un des trois, le réel sûrement, qui soit une droite infinie. En effet, comme je l'ai dit, lui se caractérise de ne pas faire tout, c'est-à-dire de ne pas se boucler.

Supposez même que ce soit la même chose pour le symbolique. Il suffit que l'imaginaire, à savoir un de mes trois tores, se manifeste bien comme l'endroit où assurément on tourne en rond, pour que, avec deux droites, ça fasse nœud borroméen.



Ce que vous voyez là, ce n'est peut-être pas par hasard que ça se présente comme l'entrecroisement de deux caractères de l'écriture grecque. Peut-être bien est-ce tout à fait digne d'entrer dans le cas du nœud borroméen. Faites sauter aussi bien la continuité de la droite que la continuité du rond. Ce qu'il y a de reste, que ce soit une droite et un rond ou que ce soit deux droites, est tout à fait libre, ce qui est bien la définition du nœud borroméen.

En vous disant tout ça, j'ai le sentiment – je l'ai même noté dans mon texte – que le langage ne peut vraiment avancer qu'à se tordre et à s'enrouler, à se contourner, d'une façon dont, après tout, je ne peux pas dire que je ne donne pas ici l'exemple.

Relever le gant pour le langage, marquer dans tout ce qui nous concerne à quel point nous en dépendons, il ne faut pas croire que je fasse ça tellement de gaieté de cœur. J'aimerais mieux que ce soit moins tortueux. Ce qui me paraît comique, c'est simplement qu'on ne s'aperçoive pas qu'il n'y a aucun autre moyen de penser, et que des psychologues, à la recherche de la pensée qui ne serait pas parlée, impliquent en quelque sorte que la pensée pure, si j'ose dire, ce serait mieux.

Dans ce que j'ai tout à l'heure avancé de cartésien, le *Je pense, donc je suis*, nommé, il y a une erreur profonde. Ce qui l'inquiète, la pensée, c'est quand elle imagine qu'elle fait étendue, si l'on peut dire. Mais c'est bien ce qui démontre qu'il n'y a d'autre pensée, si je puis dire, pure, de pensée non soumise aux contorsions du langage, que justement la pensée de l'étendue.

Ce à quoi je voulais vous introduire aujourd'hui, et, après deux heures, je ne fais en fin de compte que d'y échouer, que de ramper, c'est ceci – l'étendue que nous supposons être l'espace, celui qui nous est commun, à savoir les trois dimensions, pourquoi diable cela n'a-t-il jamais été abordé par la voie du nœud ?

Je fais une petite sortie, une évocation citatoire du vieux Rimbaud, et de son effet de bateau ivre, si je puis dire – *Je ne me sentis plus guidé par les haleurs*. Mais il n'y a aucun besoin de *rimbateau*, ni de *poète* ni d'*Éthiopoète*, pour se poser la question suivante.

Il y a des gens qui, incontestablement, taillaient des pierres – et ça, c'est la géométrie d'Euclide. Ils avaient ensuite à les hisser au haut des pyramides, et ils ne le faisaient pas avec des chevaux, lesquels ne tiraient pas grand-chose, chacun le sait, tant qu'on n'avait pas inventé le collier – ces gens tiraient eux-mêmes tous ces trucs. Alors, pourquoi n'est-ce pas d'abord la corde – et du même coup le nœud – qui est venue au premier plan de leur géométrie ?

Comment n'ont-ils pas vu l'usage du nœud et de la corde ?

Le nœud et les trois dimensions

Sur le nœud, les mathématiques les plus modernes elles-mêmes perdent la corde, c'est le cas de le dire. On ne sait pas comment formaliser ce qu'il en est du nœud. Il y a un tas de cas où on perd les pédales.

Ce n'est d'ailleurs pas le cas du nœud borroméen – le mathématicien s'est aperçu que c'est une tresse, et le type de tresse du genre le plus simple.

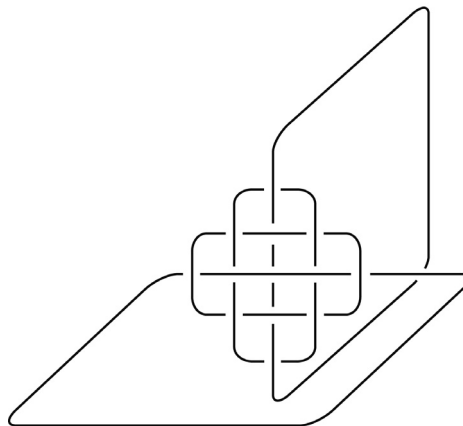
Le nœud que je vous ai dessiné en dernier nous montre de façon saisissante que nous n'avons pas à faire dépendre toutes les choses de la consistance torique. Il en faut seulement au moins une. Cette *au-moins-une*, si vous la rapetissez indéfiniment, peut vous donner l'idée sensible du point.

En effet, si nous ne supposons pas le nœud se manifester du fait que le tore imaginaire que j'ai posé là se rapetisse, se rapetasse à l'infini, nous n'avons aucune espèce d'idée du point.

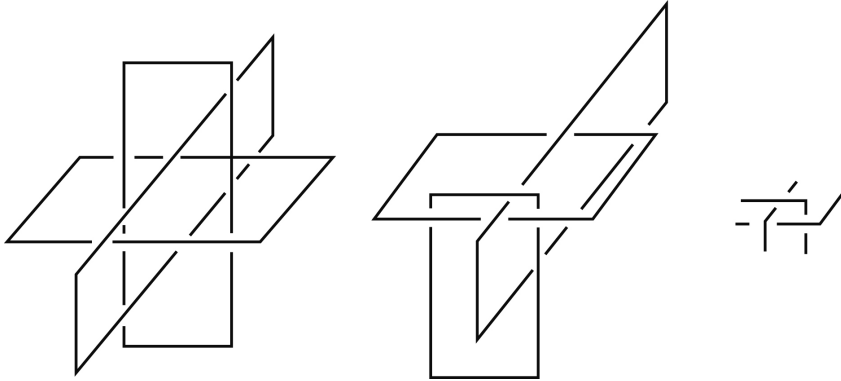
Les deux droites, telles que je viens de vous les inscrire, et que j'affecte des termes du symbolique et du réel, glissent l'une sur l'autre, si je puis dire, à perte de vue. Pourquoi est-ce que deux droites sur une surface, sur un plan, se croiseraient, s'intercepteraient ? On se le demande. Où a-t-on jamais vu quoi que ce soit qui y ressemble ? – sauf à manier la scie, et à imaginer que ce qui fait arête dans un volume suffit à dessiner une ligne. En dehors de ce phénomène du sciage, comment peut-on imaginer que la rencontre de deux droites est ce qui fait un point ? Il me semble qu'il en faut au moins trois.

Ceci nous emmène un tout petit peu plus loin. Vous lirez ce texte, qui vaut ce qu'il vaut, mais qui est au moins amusant. Il faut quand même que je vous montre.

Ceci vous désigne la façon dont, en fin de compte, le nœud borroméen rejoint bien ces fameuses trois dimensions que nous imputons à l'espace, sans d'ailleurs nous priver d'en imaginer tant que nous voulons. Ça se produit, un nœud borroméen, quand justement nous le mettons dans cet espace.



Vous voyez maintenant une figure à gauche. C'est évidemment en faisant glisser d'une certaine façon ces trois rectangles – qui font d'ailleurs parfaitement nœud à soi tout seul – que vous obtenez la figure d'où part tout ce qu'il en est de ce que je vous ai montré tout à l'heure de ce qui constitue un nœud borroméen, tel qu'on se croit obligé de le dessiner.



Malaise dans l'immonde

Tâchons quand même de voir de quoi il s'agit. Dans ce réel, se produisent des corps organisés, et qui se maintiennent dans leur forme. C'est ce qui explique que des corps imaginent l'univers.

Nous n'avons aucune preuve que, hors du parlêtre, les animaux pensent au-delà de quelques formes à quoi nous les supposons être sensibles, de ce qu'ils y répondent de façon privilégiée. Ce n'est pas une raison pour que nous imaginions nous-mêmes que le monde est monde, pour tous animaux le même, si je puis dire. Voilà ce que nous ne voyons pas, et que, chose très curieuse, mettent entre parenthèses les éthologistes, les gens qui étudient les mœurs et coutumes des animaux.

En revanche, nous ne manquons pas de preuves que le monde, même si l'unité de notre corps nous force à le penser comme univers, ce n'est évidemment pas monde qu'il est, c'est *im-monde*.

C'est quand même du malaise que quelque part Freud note comme le malaise dans la civilisation, que procède toute notre expérience.

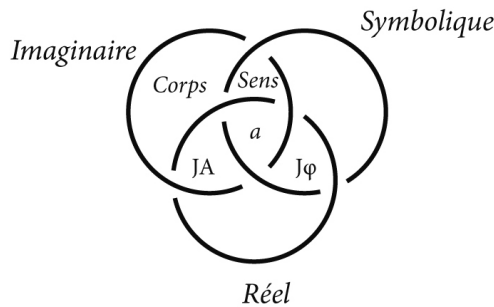
Ce qu'il y a de frappant, c'est que, à ce malaise, le corps contribue, et d'une façon dont nous savons très bien animer les animaux, si je puis dire, quand nous les animons de notre peur. De quoi avons-nous peur ? Cela ne veut pas simplement dire – à partir de quoi avons-nous peur ? De quoi avons-nous peur ? – de notre corps. C'est ce que manifeste ce phénomène curieux sur quoi j'ai fait un Séminaire toute une année, et que j'ai dénommé de l'angoisse.

L'angoisse, justement, se situe ailleurs que la peur dans notre corps. C'est le sentiment qui surgit de ce soupçon qui nous vient de nous réduire à notre corps. Il est très curieux que la débilité du parlêtre ait réussi à aller jusque-là – jusqu'à s'apercevoir que l'angoisse n'est pas la peur de quoi que ce soit dont le corps puisse se motiver. C'est une peur de la peur.

Cela se situe très bien par rapport à ce que je voudrais aujourd'hui pouvoir quand même vous dire. Il y a soixante-six pages que j'ai eu la connerie de pondre pour vous. Je ne vais pas me mettre à parler encore indéfiniment, mais je voudrais bien vous montrer au moins ceci.

La jouissance phallique est hors-corps

J'ai imaginé pour vous d'identifier chacune de ces consistances comme étant celles de l'imaginaire, du symbolique et du réel. Ce qui y fait lieu et place pour la jouissance phallique est ce champ qui, de la mise à plat du nœud borroméen, se spécifie de l'intersection que vous voyez ici.



Telles que les choses se figurent du dessin, cette intersection comporte elle-même deux parties, puisqu'il y a intervention du troisième champ, qui donne ce point dont le coïncement central définit l'objet *a*. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est sur cette place du plus-de-jouir que se branche toute jouissance.

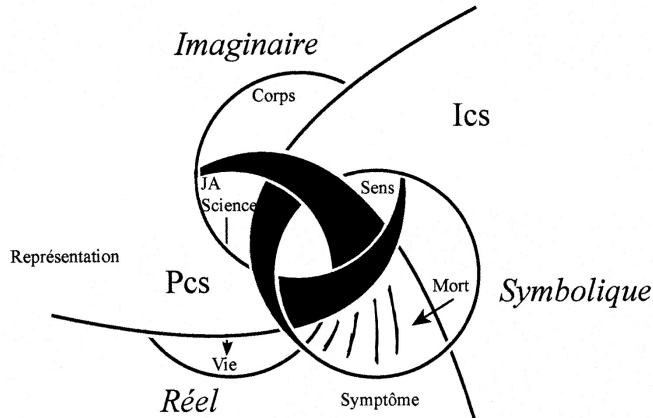
Chacune de ces trois intersections est externe à un champ. La jouissance phallique, ce que j'ai là écrit du $J\phi$, est ici, externe au champ dit du corps – ce qui en définit ce que j'ai qualifié tout à l'heure comme son caractère hors-corps.

Le rapport est le même, du cercle de gauche où se gîte le réel, au sens. C'est pourquoi j'ai insisté, notamment lors de la conférence de presse, sur ceci, qu'à nourrir de sens le symptôme, soit le réel, on ne fait que lui donner continuité de subsistance.

Au contraire, c'est en tant que quelque chose dans le symbolique se resserre de ce que j'ai appelé le jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition du sens, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment la jouissance phallique, peut également se resserrer.

Le symptôme et son interprétation

Ceci ne va pas sans que vous vous aperceviez de la place, dans ces différents champs, du symptôme. La voici telle qu'elle se présente dans la mise à plat du nœud borroméen.



Le symptôme est irruption de cette anomalie en quoi consiste la jouissance phallique, pour autant que s'y étale, s'y épanouit, ce manque fondamental que je qualifie du non-rapport sexuel.

C'est en tant que, dans l'interprétation, c'est uniquement sur le signifiant que porte l'intervention analytique, que quelque chose peut reculer du champ du symptôme.

C'est dans le symbolique, en tant que c'est la langue qui le supporte, que le savoir inscrit de la langue, qui constitue à proprement parler l'inconscient, s'élabore, gagne sur le symptôme.

Ceci n'empêche pas que le cercle marqué du S ne corresponde à quelque chose qui, de ce savoir, ne sera jamais réduit. C'est à savoir l'*Urverdrängt* de Freud, soit ce qui, de l'inconscient, ne sera jamais interprété.

Rien de plus réel que la vie

En quoi ai-je écrit, au niveau du cercle du réel, le mot *vie* ?

C'est que, de la vie, hormis ce terme vague qui consiste à énoncer le *jouir de la vie*, incontestablement nous ne savons rien d'autre.

Cette construction chimique qui, d'éléments répartis dans quoi que ce soit, et de quelque façon que nous voulions le qualifier, se serait mise tout d'un coup à édifier par les lois de la science une molécule d'ADN, comment a-t-elle pu prendre son départ ? Tout ce à quoi nous induit la science, c'est à voir qu'il n'y a rien de plus réel que ça, ce qui veut dire rien de plus impossible à imaginer.

Très curieusement, je vous le fais remarquer, on voit déjà là la première image d'un nœud. S'il y a quelque chose qui devrait nous frapper, c'est qu'on ait mis si tard à s'apercevoir que quelque chose dans le réel, et pas rien, la vie même, se structure d'un nœud. Comment ne pas s'étonner qu'après ça, nous ne trouvions justement nulle part, ni dans l'anatomie, ni dans les plantes grimpantes qui sembleraient expressément faites pour ça, aucune image de nœud naturel ?

Je vais vous suggérer quelque chose – ne serait-ce pas là un certain type de refoulement, d'*Urverdrängt* ?

Enfin, ne nous mettons pas trop à rêver. Nous avons, avec nos traces, assez à faire.

La jouissance de l'Autre est hors-langage

La représentation, jusques et y compris le préconscient de Freud, se sépare donc complètement de la jouissance de l'Autre, JA.

La jouissance de l'Autre en tant que parasexué – pour l'homme, jouissance de la supposée femme, la femme que nous n'avons pas à supposer, puisque *La* femme n'existe pas, mais par contre, pour une femme jouissance de l'Homme, qui, lui, est tout, hélas, il est même toute jouissance phallique – cette jouissance de l'Autre parasexué n'existe, ne saurait exister, que par l'intermédiaire de la parole – parole d'amour notamment, qui est bien la chose, je dois dire, la plus paradoxale et la plus étonnante.

Il est évidemment tout à fait sensible et compréhensible que Dieu nous conseille de n'aimer que son prochain, et non pas du tout de se limiter à sa prochaine, car si on allait à sa prochaine, on irait tout simplement à l'échec. C'est le principe même de ce que j'ai appelé tout à l'heure *l'archiraté* chrétienne.

Autant la jouissance phallique est hors-corps, autant la jouissance de l'Autre est hors-langage, hors-symbolique.

C'est à partir de là, à savoir à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a – comment dire ? – de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel.

De la jouissance de l'Autre à la naissance de la science

Cette jouissance de l'Autre, chacun sait à quel point c'est impossible.

Contrairement même au mythe qu'évoque Freud, à savoir que l'Éros, ce serait faire un, c'est justement de ça qu'on crève. En aucun cas, deux corps ne peuvent en faire un, de si près qu'on le serre. Je n'ai pas été jusqu'à le mettre dans mon texte, mais tout ce qu'on peut faire de mieux dans ces fameuses étreintes, c'est de dire *Serre-moi fort !* Mais on ne serre pas si fort que l'autre finisse par en crever – de sorte qu'il n'y a aucune espèce de réduction à l'Un. C'est la plus formidable blague.

S'il y a quelque chose qui fait l'Un, c'est quand même bien le sens de l'élément, le sens de ce qui relève de la mort.

Je dis tout ça parce que, à cause d'une certaine aura de ce que je raconte, on fait sans doute beaucoup de confusion sur le sujet du langage. Je ne trouve pas du tout que le langage soit la panacée universelle. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage – c'est ce qu'il a de mieux – que, pour autant, il ne dépend pas étroitement de la langue, c'est-à-dire de ce qui fait que toute la langue est une langue morte, même si elle est encore en usage.

Ce n'est qu'à partir du moment où quelque chose s'en décape qu'on peut trouver un principe d'identité de soi à soi. Ceci ne se produit pas au niveau de l'Autre, mais de la logique. C'est en tant qu'on arrive à réduire toute espèce de sens qu'on arrive à cette sublime formule mathématique de l'identité de soi à soi, qui s'écrit $x = x$.

Pour ce qui est de la jouissance de l'Autre, il n'y a qu'une seule façon de la remplir, et c'est à proprement parler le champ où naît la science. Comme tout le monde le sait, comme un petit livre qu'a commis ma fille le montre bien, ce n'est qu'à partir du moment où Galilée a fait des petits rapports de lettre à lettre avec une barre dans l'intervalle, et où il a défini la vitesse comme rapport d'espace et de temps, qu'on a pu sortir de tout ce qu'avait d'intuitif et d'empêtré la notion de l'effort, pour arriver à ce premier résultat qu'était la gravitation.

Nous avons fait quelques petits progrès depuis, mais qu'est-ce que ça donne, en fin de compte, la science ? Ça nous donne à nous mettre sous la dent, à la place de ce qui nous manque dans le rapport de la connaissance, ce qui, pour la plupart des gens, tous ceux qui sont là en particulier, se réduit à des gadgets – la télévision, le voyage dans la lune. Et encore, le voyage dans la lune, vous ne le faites pas, il n'y en a que quelques-uns, sélectionnés, mais vous le voyez à la télévision.

La science part de la lettre. C'est pour cette raison que je mets espoir dans le fait que, passant au-dessous de toute représentation, nous arriverons peut-être à avoir sur la vie quelques données plus satisfaisantes.

L'avenir de la psychanalyse dépend du réel

Ici, la boucle se ferme sur ce que je viens de vous dire tout à l'heure – l'avenir de la psychanalyse dépend de ce qu'il adviendra de ce réel.

Les gadgets, par exemple, gagneront-ils vraiment à la main ? Arriverons-nous à devenir nous-mêmes animés vraiment par les gadgets ? Cela me paraît peu probable, je dois le dire.

Nous n'arriverons pas vraiment à faire que le gadget ne soit pas un symptôme. Il l'est pour l'instant, tout à fait évidemment. Il est bien certain qu'on a une automobile comme une fausse femme. On tient absolument à ce que ce soit un phallus, mais ça n'a de rapport avec le phallus que du fait que c'est le phallus qui nous empêche d'avoir un rapport avec quelque chose qui serait notre répondant sexuel, et qui est notre répondant parasexuel.

Le *para*, chacun le sait, ça consiste à ce que chacun reste de son côté, que chacun reste à côté de l'autre.

Je vous résume ce qu'il y avait là dans mes soixante-six pages.

Ma bonne résolution de départ était de lire. Je le faisais dans un certain esprit – accaparer la lecture, c'était vous en décharger d'autant, et peut-être faire que vous puissiez lire quelque chose. C'est ce que je souhaite.

Si vous arriviez à vraiment lire ce qu'il y a dans la mise à plat du nœud borroméen, je pense que ce serait là dans la main vous toper quelque chose qui peut vous rendre service autant que la simple distinction du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

Pardon d'avoir parlé si longtemps.

QUELQUES REMARQUES

– *Lacan n'ayant pas livré à la publication le texte de soixante-six pages auquel il fait allusion, son intervention au Congrès a fait l'objet d'une transcription, anonyme, parue en 1975 dans le bulletin Lettres de l'École freudienne, n° 16, p. 177-203 ; j'en suis parti pour établir cette version. Les schémas ont été ici refaits par Gilles Chatenay, et la relecture de l'ensemble faite par Pascale Fari.*

– *L'intervention proprement dite était précédée de quelques phrases, que voici.* Je ne parle cet après-midi qu'à cause du fait que j'ai entendu hier et ce matin des choses excellentes. Je ne vais pas me mettre à nommer les personnes, parce que ça fait palmarès. J'ai entendu ce matin en particulier des choses excellentes. Je vous préviens que je lis, vous comprendrez après pourquoi. Je l'explique à l'intérieur.

– *La conférence de presse mentionnée dans l'intervention s'était tenue le 29 octobre précédent, au Centre culturel français de Rome ; j'en ai établi le texte pour le volume intitulé Le Triomphe de la religion (Seuil, 2005).*

– *Lacan attribuait ordinairement la formule du message inversé à Benveniste, non à Lévi-Strauss.*

– *Paul Mathis, René Tostain, auxquels Lacan rend hommage, sont des membres de l'EFP ayant pris la parole au cours du Congrès, le premier sur Mishima, le second sur Marcel Duchamp.*

– *Ce que Lacan désigne comme « un petit livre qu'a commis ma fille » est un article de Judith Miller paru dans la revue des Cahiers pour l'analyse, n° 9, Seuil, 1968, sous le titre « Métaphysique de la physique de Galilée ».*

JAM